

LECTURE DE LA TROISIÈME *RECHERCHE LOGIQUE*

SIGNIFICATIONS DÉPENDANTES

Dans la *Troisième Recherche*, nous ciblerons la question des moments dépendants, c'est-à-dire la thématique générale des touts et des parties.

Husserl y étudie ces moments à partir des travaux Stumpf qui a longuement médité sur le rapport entre la couleur et l'extension. Or Stumpf a tenté de mettre en évidence une connexion essentielle (nécessaire, logique) entre couleur et extension, mais il l'a fait sur un terrain encore naturaliste et psychologisant, comme le montrent ses exemples. Aussi Husserl a-t-il du mal à extraire un noyau phénoménologique de ces travaux qui relèvent plutôt de la théorie des sciences de la nature (psychologie). Ce qui rend *RL III* sinueuse et difficile.

De même qu'il suit ici, mais de façon critique, les indications de Stumpf, de même, il suit ailleurs celles de Brentano (cf. notamment *RL V*), en essayant de se déprendre de ce qu'il y a chez eux de psychologique, pour en recueillir le « noyau phénoménologique » (selon l'expression des *Leçons sur le temps*). Et comme à cette époque, il n'est pas vraiment maître de ce que peut bien pouvoir dire « phénoménologie », il a du mal à dégager le noyau qui l'intéresse dans les textes de Brentano ou Stumpf qu'il étudie. (Il faut en effet se souvenir que l'idée de phénoménologie ne mûrira qu'à partir de 1905, à la fin des *Leçons sur le temps*, et qu'elle s'accomplira par la « réduction phénoménologique » qui donnera à Husserl toute son ampleur philosophique, mais induira aussi une "catastrophe"...))

Plutôt que de vous noyer dans ses démêlés compliqués avec Stumpf, j'ai pensé à une façon moins respectueuse, mais plus directe, d'aborder la question des touts et des parties en m'appuyant sur l'homothétie – c'est-à-dire l'identité à un déplacement près – entre le traitement des objets indépendants et des objets dépendants dans *RL III* et celui des significations indépendantes et des significations dépendantes (autrement dit des catégorèmes et des syncatégorèmes) dans *RL IV*.

Je partirai des syncatégorèmes pour préparer la compréhension des textes portant sur les objets dépendants, car les analyses de *RL IV* sont plus directes et beaucoup plus claires que celles de *RL III* qui sont empêtrées dans une confrontation avec un auteur dont les présupposés théoriques de base ne sont pas ceux de Husserl.

Ce sont néanmoins les analyses de *RL III* qui nous requerront le plus longuement, même si notre entrée en matière se fera à partir de l'ordre de la signification, en suivant les indications de Husserl dans l'introduction de *RL IV* :

« Dans les réflexions suivantes, nous avons l'intention de porter notre attention sur une différence fondamentale dans le domaine des significations, différence qui se dissimule derrière des distinctions grammaticales peu apparentes, à savoir des distinctions entre expressions catégorématiques et expressions syncatégorématiques, complètes (*geschlossene*) et incomplètes. L'élucidation de telles distinctions nous conduit à appliquer au domaine des significations notre distinction générale entre objets indépendants et objets dépendants de telle manière que la différence visée dans la présente recherche doit être caractérisée comme étant celle qui existe entre significations indépendantes et significations dépendantes. » (*RL IV*, p. 85, Introduction.)

Husserl pose le système d'équivalence suivant :

Expressions catégorématiques = expressions complètes = significations indépendantes

Expressions syncatégorématiques = expressions incomplètes = significations dépendantes

Je ne prendrai pas en considération la différence entre *Unsinn / Widersinn / Sinn* (non-sens / contre-sens / sens)¹ et ne me servirai de l'idée de syncatégorème que comme moyen *pro-pédeutique* pour mieux comprendre l'idée d'objet dépendant.

Qu'est-ce qu'un terme syncatégorématique ? C'est un terme *co-signifiant*, selon le linguiste Marty, que suit ici Husserl (mais avec Marty, ça marche mieux qu'avec Stumpf...). Autrement dit, c'est un signe qui n'a de signification complète que conjointement avec d'autres parties de discours (dans une *sumplochè*), et non isolément. Les exemples en sont innombrables : *pour, néanmoins, et, ou, ... du père*, etc. (En revanche, les catégorèmes signifient par et pour eux-mêmes. Ce sont des expressions complètes.) En effet, "... du père" est un génitif qui appelle son antécédent, "pour" est un terme de destination ou d'orientation qui appelle un complément, "néanmoins" suppose une opposition logique bien déterminée qui a la forme de la concession, de la restriction, etc.

Dans le langage, il y a quantité d'expressions, en attente de compléments ou de suppléments, qui n'accusent par elles-mêmes aucun trait du réel et qui, à la différence des expressions catégorématiques, ne sont pas signifiantes, mais co-signifiantes.

« La conception purement extrinsèque, qui s'impose tout d'abord, de la différence entre expressions catégorématiques et expressions syncatégorématiques, place les parties syncatégorématiques des expressions sur le même plan que les parties d'expression d'un genre tout à fait différent, lettres, phonèmes, et syllabes, en général dépourvus de signification. Je dis : en général ; car même parmi

¹ La thèse de *RL IV* sur le sens n'est pas abordée dans le cours. Mais Granel en propose une évaluation critique notamment dans *Écrits logiques et politiques*, Paris, Galilée, 1990, p. 229-235. (*N.d.É.*)

ces parties d'expressions, il y a beaucoup de syncatégorèmes authentiques, comme les préfixes et les suffixes flexionnels. » (*RL IV*, § 5, p. 98-99)

Considérées d'un point de vue « *purement extrinsèque* », les parties syncatégorématiques sont des parties de discours qui ne peuvent pas subsister seules, et qui en appellent d'autres. Mais en rester à ce point de vue purement grammatical, c'est placer les syncatégorèmes sur le même plan que des parties d'expression d'un genre tout à fait différent, telles que les lettres, les phonèmes, ou les syllabes. Et on peut imaginer d'autres façons de rendre le discours lacunaire ou incomplet – par exemple, par des moyens quasi-physiques de créer un manque dans une séquence discursive. Ainsi *RL III* prend l'exemple d'une inscription sur une stèle ou un tombeau dont les mots sont en partie effacés par le temps : « *Caesar ... qui ... duabus* »². Dans ce cas-là, on a affaire à des fragments d'un discours mutilé où, ce qui manque, manque accidentellement, tandis que, dans le cas des expressions syncatégorématiques, on a affaire à des parties de discours appartenant à l'ordre du signifiant – à des moments de signification qui appellent *essentiellement* un (ou des) complément(s).

Autre exemple : “et” peut être la conjonction “et” ou les deux dernières lettres du mot « minet » en partie effacé. Dans le premier cas, “et” appelle une structure de sens qui de soi renvoie à ce qu'il s'agit d'ajouter. Dans le second, “et” est un morceau matériel de mot, et non un morceau de signification.

Il y a donc deux manières fondamentales pour une expression d'être incomplète : ou bien matériellement, ou bien dans l'ordre même de la signification (c'est-à-dire essentiellement, du point de vue de l'analyse de la signification). Quand on dit qu'une expression syncatégorématique est incomplète, ce qu'on cherche est d'ordre logique ; c'est une relation interne. Ici, le manque est constitutif. Ce qui est en cause est donc la structure grammaticale (la « morphologie ») : les particules, les petits mots vides (préfixes, ou affixes), et les inflexions (conjugaisons et déclinaisons, lorsqu'elles existent). Et ce que Husserl veut établir, c'est que les syncatégorèmes *authentiques* relèvent de la théorie des formes.

La date des *RL* (1900-1901) est pratiquement la même que celle du *Cours de linguistique générale*, et, bien que Husserl ait ignoré Saussure (et *vice versa*), ce qu'il dit des syncatégorèmes “colle” avec les vues du fondateur de la linguistique. Cela montre en effet que, pour lui, tout n'est pas substance dans la langue, et que celle-ci est à concevoir comme un ensemble de rapports oppositifs et négatifs, car les flexions de la conjugaison, comme celles de la déclinaison, sont un jeu de différences qui distribuent le sens. (Exemple : *amas*, tu aimes en latin, ne dit rien en dehors de sa différence avec *amo*, *amat*, *amamus*, etc.)

Poursuivons la lecture :

² Pour cet exemple, cf. p. 102.

« Mais dans la très grande majorité des cas, ils ne sont pas des parties de l'expression en tant qu'expression, c'est-à-dire des parties signifiantes, mais seulement des parties de l'expression en tant que phénomène sensible. De là vient que les syncatégorèmes sont compris, même quand ils sont isolés ; ils sont conçus comme des porteurs de moments de signification déterminés quant à leur contenu [Voilà la définition même du syncatégorème : partie d'expressions porteuses de moments de signification *G.G.*], moments qui réclament un certain complément, à savoir un complément, qui, bien que non déterminé quant à sa matière, soit cependant quant à sa forme co-déterminé par le contenu donné, et ainsi délimité selon une loi. » (*RL IV*, § 5, p. 99 suite)

Que faut-il entendre ici par « réclamer un certain complément » ? Prenons comme exemple la particule *mais*, dans « Il ne pleut pas, *mais* il va pleuvoir avant ce soir », ou la particule *du* dans le génitif *du père*. Nous disons avec raison que, bien qu'elles ne signifient pas isolément, ces particules ont une signification, en entendant par là que, par leur forme même, elles appellent des *co-signifiants* – d'autres éléments de signification avec lesquels elles forment un sens plein, c'est-à-dire catégorématique. “Mais”, par exemple, est une pure particule adversative, qui en elle-même ne présente rien, mais qui appartient cependant à l'univers du sens.

Husserl prend aussi l'exemple inverse, celui de parties de mots qui ne sont pas des syncatégorèmes : « *Le texte allemand porte : billig (bon marché), bissig (hargneux), Bimstein (pierre ponce) Birne (poire), Gebilde (figure).* » (*RL IV*, § 5, p. 100, note du traducteur.) La présence de la syllabe *bi* dans ces différents mots n'est pas un syncatégorème, ce n'est pas un élément incomplet qui par essence (*i. e.* dans l'ordre même de la signification) appelle un complément, mais simplement un morceau réel de mot qui n'a pas de sens.

Les traducteurs français, qui ont rendu cela par “*bizarre, bilieux, biberon, lubie*”, ont oublié qu'en français, *bi* peut être soit un fragment non syncatégorématique soit un fragment syncatégorématique. Le *bi* de *lubie* ou de *biche* ne veut absolument rien dire et n'appelle aucun dire. En revanche, le *bi* de *bicyclette, bimensuel, bilatéral*, etc. est syncatégorématique.

Voici le passage *in extenso* :

« D'une particule comme *mais*, d'un génitif comme *du père*, nous disons donc avec raison qu'ils ont une signification ; il n'en est pas de même d'un fragment de mot comme *bi*. Sans doute celui-ci, aussi bien que ceux-là, se présente-t-il à nous comme ayant besoin d'un complément ; mais ce besoin de complément est essentiellement différent dans les deux cas : dans le premier cas [celui de *mais* et de *du père G.G.*] , il ne concerne pas seulement l'expression, mais surtout la pensée; dans le second, il concerne seulement l'expression ou, bien plutôt, le fragment d'expression que seul un complément peut transformer en une expression, en amorce possible d'une pensée [Notons qu'alors que, depuis *RL I*, Husserl soutient que l'expression est signifiante, ici il distingue le « fragment d'expression » (la face physique du mot) de l'expression proprement dite *G. G.*]. Au fur et à mesure que se forme et se complique l'enchaînement des mots se constitue progressivement la signification globale ; alors que dans la formation successive du mot, c'est simplement le mot qui se

constitue, et que c'est seulement au mot complet que la pensée échoit. Sans doute le fragment éveille-t-il déjà, d'une certaine manière, *une* idée, précisément celle qu'il s'agit d'un fragment, et celle de ce que devrait être éventuellement son complément ; mais naturellement ce n'est pas la signification du fragment. » (RL IV, § 5, p. 99-100)

Analyse difficile, mais juste. Le fragment réel appelle, lui aussi, un complément, sans quoi il ne se donnerait pas comme fragment. Mais si *bi* dans *bizarre*, *bilieux*, *biberon*, *lubie*, etc., appelle quelque chose qui le reprend dans une totalité où il fait sens, ce n'est pas parce que lui-même aurait une signification syncatégorématique. Ici, ce qui a la nature du manque et appelle un complément n'est pas signifiant. Le *bi* de *bizarre* est un morceau réel qui appelle *idealiter* d'autres morceaux réels de façon à former avec eux une signification, mais ce morceau ne fait pas pénétrer la fragmentation dans l'ordre de la signification ; il est réellement, et non pas significationnellement, incomplet, à la différence de *et*, *ou*, *mais*.

Poursuivons la lecture.

« Et lorsque intervient tel ou tel complément : (*bi* – *bizarre*, *bilieux*, *biche*, *biberon*, *lubie*...), la signification change, mais, on ne peut découvrir dans cette multiplicité de significations rien de commun qui pourrait être attribué à la partie phonique commune comme étant sa signification » (RL IV, § 5, p. 100, suite)

(Ce passage difficile est une excellente description qui montre que décrire ne va pas de soi !)

En résumé :

(a) *Bi* dans « *bizarre* » est une partie de mot qui se signale comme telle, et qui appartient réellement, mais non pas intentionnellement, à l'ordre de la signification.

(b) *Bi* dans « *bimensuel* » ou dans « *bisexuel* » est formé sur le même support phonique, mais est un fragment syncatégorématique qui a sa signification (il veut dire "deux fois" ou "par couple").

De tout cela, les traducteurs ne se sont pas aperçus. Ils n'ont pas vu qu'il fallait remplacer les exemples pris par Husserl, changer *bi*, par exemple par *fa* qui n'est jamais un syncatégorème. Comme note de musique, *fa* est pris dans son référent, c'est-à-dire qu'il est un catégorème qui renvoie à une note définie ayant un sens plein (n'étant pas "en manque de"). Dièse ou bémol seraient syncatégorématiques, car il leur faut un *fa* (ou un *mi*, etc.) à affecter. Mais *fa* dans *fabuleux*, *fatigué*, etc., est en revanche un simple morceau de mot.

Seuls les syncatégorèmes relèvent de la *signification*, ils ont pour signification de dépendre d'autres éléments. "Ou", par exemple, doit être conjoint à quelque chose pour qu'une signification *pleine* apparaisse ; il faut dire : « blanc *ou* noir », « ami *ou* ennemi », etc. Ce qui veut dire qu'un syncatégorème est *plus* qu'un fragment, qu'il a une signification *dépendante* et appelle un

type de complément qui doit permettre de constituer un tout d'ordre catégorématique, c'est-à-dire de présenter un sens qui se tient par lui-même (*selbständig*).

Parmi les expressions incomplètes, explique le § 6, il n'y a pas seulement les syncatégorèmes, mais aussi les expressions abrégées et les expressions lacunaires. Comme:

« Les mots d'expressions non achevées, incomplètes, ayant besoin d'un complément, concernent, comme on s'en aperçoit, des choses fort diverses : d'une part, les expressions syncatégorématiques ; de l'autre, les expressions anormalement abrégées, et enfin les expressions lacunaires qui, à proprement parler, ne sont pas du tout des expressions, mais seulement des fragments d'expressions. Ces différentes notions interfèrent. [C'est justement au travail logique de les démêler. G.G.] » (*RL IV*, § 6, p. 102-103)

– On pourrait donner comme exemple d'expressions abrégées : « Rendez-vous Restau U midi » (pour : « Rendez-vous à midi au restaurant universitaire »). Husserl précise à bon droit que ces expressions sont pleinement intelligibles *sous leur forme abrégée* dans les *circonstances* où elles sont prononcées ou écrites. En un sens, leur incomplétude ne fait donc pas vraiment problème.

– Quant aux expressions lacunaires, nous les avons déjà évoquées avec l'exemple de la stèle. Ce qui les caractérise, c'est qu'elles comportent des trous, qu'en elles, « certains membres syntaxiques isolés manquent, tandis qu'une certaine cohésion des *disjecta membra* (membres dispersés) peut encore rester discernable. [Mais non pas compréhensible. G.G.] » (*RL IV*, § 6, p. 102). Ce qui leur manque, c'est « une signification unitaire en général que la locution lacunaire ne peut figurer comme locution achevée, ni même à aucun titre comme une locution » (*ibid.*). (Dans le cas « *Caesar... qui... duabus* », *Caesar* est une signification indépendante, tandis que *duabus* par sa flexion et *qui* sont des significations dépendantes.)

– Les syncatégorèmes (qui sont l'exemple dans la théorie de la signification de la notion générale de dépendance étudiée dans *RL III*) possèdent une incomplétude d'un tout autre ordre – une *incomplétude qui est leur sens*. En effet :

« Des contenus dépendants sont, avons-nous dit, des contenus qui ne peuvent avoir d'existence en eux-mêmes, mais seulement en tant que parties de tous plus vastes. Ce ne-pas-pouvoir trouve son fondement légal a priori dans la structure essentielle des contenus dont il s'agit. » (*RL IV*, § 7, p. 104)

Il faut ici souligner le parallèle entre l'approche husserlienne et celle de Saussure et même de Jakobson. Tous trois en effet font la différence entre la décomposition du langage en parties sensibles (non signifiantes) et sa décomposition en parties signifiantes :

« Déjà le concept d'*expression*, ou la différence entre les parties d'expressions purement phonétiques [pas phonologiques *G.G.*] et, en général, sensibles, et les expressions partielles au vrai sens du mot, ou, comme nous pourrions le dire aussi de manière plus frappante, les *parties syntaxiques* (radicaux, préfixes, suffixes, mots, locutions complexes), ne peut être fixée que si l'on a recours à une différence dans les significations. [J'appellerai cela un geste saussurien, puisque chez Saussure, pour décider des parties et des tous en matière de langue, il faut partir de la signification. *G.G.*] Si celles-ci se divisent en significations simples et significations composées, les expressions qui leur sont adéquates doivent aussi être simples ou composées, et cette composition nous ramène nécessairement à d'ultimes parties significatives, à des parties syntaxiques, et ainsi de nouveau à des expressions. [Autrement dit, les parties d'un langage ne sont pas seulement matérielles, mais toujours signifiantes, car il n'y a de parties matérielles que du support mondain du langage, et non du langage. *G.G.*] Par contre, la décomposition des expressions en tant que phénomènes simplement sensibles donne toujours aussi des parties simplement sensibles qui n'ont plus de signification. Il en est de même de la distinction, bâtie sur la précédente, des expressions en catégorématiques et syncatégorématiques. On peut, à la rigueur, la définir en disant que les unes peuvent à elles seules servir d'expressions complètes, de locutions achevées, les autres non. Mais si l'on veut limiter l'ambiguïté de cette caractérisation, déterminer le sens de ces expressions [C'est-à-dire éviter que l'on se méprenne sur le caractère d'incomplétude des syncatégorèmes. *G.G.*], et par là, en même temps, la raison interne pour laquelle certaines expressions peuvent exister isolément comme locutions achevées et d'autres non [La raison interne, c'est là qu'on passe à la logicité. *G.G.*], on doit, comme nous l'avons vu, se reporter au domaine de la signification et montrer ce besoin de complément qui est inhérent à certaines significations en tant que "dépendantes". » (*RL IV*, § 7, p. 103-104)

C'est à ce point que je voulais en venir : les syncatégorèmes ne sont pas des expressions incomplètes en n'importe quel sens de l'incomplétude, mais ce sont des *significations de l'incomplétude*, c'est-à-dire des parties signifiantes, et non simplement réelles, qui, conformément à leur sens, appellent d'autres parties avec lesquelles elles forment des tous plus vastes, à la manière des *objets dépendants*. Et il s'agit dans le cas des objets dépendants, comme dans celui des significations dépendantes, de quelque chose que je peux penser à part, par soi-même, mais non pas isolément.

On ne s'étonnera donc pas de voir réapparaître, implicitement, dans les pages que nous lisons, la question des connexions matérielles :

« À chaque dépendance se rapporte une loi d'après laquelle, en général, un contenu de l'espèce correspondante, disons de l'espèce *a*, ne peut exister que dans le contexte d'un tout $G(a, b, \dots, m)$, *b*, ..., *m*, étant des signes d'espèces *déterminées* de contenus. [C'est-à-dire qu'il n'y a pas de loi de dépendance dans les *a priori* formels. Dès qu'il y a une loi de dépendance, on est sûr d'être dans des *a priori* matériels. *G.G.*] "Déterminées", disons-nous, car aucune loi n'énonce simplement qu'il y a rapport entre l'espèce *a* et *n'importe quelles* autres espèces, que par conséquent un *a* a seulement

besoin en général d'un complément quelconque, peu importe lequel ; mais la légalité comporte une détermination dans la structure du rapport ; des variables dépendantes et indépendantes ont leur sphère délimitée par des caractères fixes génériques ou spécifiques. Avec les espèces est alors aussi déterminée *eo ipso*, et par une loi d'essence, la *forme* générique du rapport. [C'est exactement la même idée que celle du domaine dont l'unité est fixée par son objet. *G.G.*] » (*RL IV*, § 7, p. 104-105)

Un passage du § 10 indique l'enjeu de la transposition au domaine des significations de ce qui vaut pour le domaine des objets :

« Toutes les connexions en général sont soumises à des lois pures, et il en est ainsi en particulier de toutes les connexions matérielles limitées à un domaine dont l'unité est définie par son objet, dans lesquelles les produits de la connexion doivent ressortir au même domaine que les membres de la connexion ; par opposition aux connexions formelles ("analytiques") qui, comme les connexions collectives ne dépendent pas de la particularité d'un domaine matériel et ne sont pas liées par les essences matérielles des membres de la connexion. » (*RL IV*, § 10, p. 111)

Les « connexions collectives » ne dépendent pas de la particularité d'un domaine matériel, on peut toujours leur ajouter n'importe quoi – par exemple : et un raton laveur. En revanche, les « connexions matérielles » ne connectent pas des collectivités d'objets en général, quels qu'ils soient matériellement ; mais elles connectent des dépendances entre moments de signification.

Husserl poursuit par une remarque méthodologique qui souligne que la matérialité des formes vaut *universellement*, mais que les catégories (connexions) matérielles ont un caractère *domanial*. (Par exemple, « le rouge est plus haut que le vert », « le chaud est plus grand que le froid », « un sinus est plus fluide qu'un cosinus » ne veut rien dire !)

« Dans aucun domaine, nous ne pouvons unir n'importe quelle singularité par n'importe quelle forme, mais le domaine des singularités limite *a priori* le nombre de formes possibles et détermine les lois de leur remplissement. Mais l'universalité de ce fait ne dispense pas de l'obligation de le démontrer dans chaque domaine donné et de rechercher les lois déterminées selon lesquelles il se développe. » (*RL IV*, § 10, p. 111, suite)

Somme toute, les significations dépendantes (syncatégorèmes) ouvrent à l'idée de « lois pures » mettant en évidence des connexions matérielles. Ce qui nous ramène à la distinction de *RL III* entre objets dépendants et objets indépendants.

OBJETS DÉPENDANTS

Dans *RL III*, la question est : Comment peut-on faire des parties et des tous ? Et la réponse passe par la différence entre parties et tous *réels* et parties et tous *intentionnels*.

L'amorce est historique :

« Dans sa polémique avec Locke, Berkeley s'était exprimé comme suit : Nous avons la faculté de nous rendre présentes à nouveau les choses singulières, antérieurement perçues, mais aussi de les réunir ou de les diviser dans notre imagination. Nous pouvons nous représenter un homme avec deux têtes, le buste d'un homme uni au bas du corps d'un cheval, ou aussi des fragments isolés, une tête, un nez, une oreille, pris en eux-mêmes. Il est, par contre, impossible de former [*einbilden*] une "idée abstraite", par exemple de séparer l'"idée" d'un mouvement de celle d'un corps mû. » (RL III § 2, p. 10)

Ce passage suggère une distinction entre deux sens de l'imaginaire. D'un côté, nous pouvons imaginer des choses singulières en les composant avec n'importe quelles parties d'autres choses singulières, et former un tout arbitraire. (C'est le sens plat de l'imaginaire : l'imaginaire réel, par exemple le centaure.) De l'autre côté, il y a l'imagination *logique* qui s'incline devant la consistance et la dépendance des formes essentielles. Berkeley fait bien la différence.

Généralement, on conçoit l'*esse est percipi* berkeleyien comme une subjectivation absolue, mais Berkeley dit aussi que mes idées me résistent. Effectivement, le réel ne résiste pas, dans la mesure où il est composable, décomposable et recomposable *en imagination* ; en revanche, les idées – les connexions idéelles des parties logiquement dépendantes du réel – résistent. Nous ne pouvons pas les former comme nous voulons. Par exemple, nous ne pouvons pas séparer « l'"idée" d'un mouvement de celle d'un corps mû ».

La question de l'appartenance du mouvement aux corps a donné lieu à une polémique entre Descartes (qui soutient une conception quelque peu relativiste du mouvement), Henry More, puis Leibniz. Il y a un fictionnalisme cartésien qui consiste à dire que, quand j'éloigne le bateau de la rive, c'est aussi bien la rive qui s'éloigne du bateau. Ce fictionnalisme indique qu'en réalité, les idées claires et distinctes sont des "essentialités" imaginaires (fictions). Contre Descartes, Leibniz accrédite l'idée (d'origine aristotélicienne) que je ne peux pas former l'idée d'un mouvement séparément de celle d'un corps mû, et il rapatrie ces deux idées dans la logicité et la métaphysique moderne en inventant le concept de force (par lequel il définit la substance). Mais, au moment de la cinétique cartésienne (mathématique cartésienne), avant que Leibniz ne dote la modernité d'une dynamique permettant une physique mathématique, on est dans la fiction d'idées abstraites supposées formées, alors qu'elles ne peuvent pas l'être. On est dans la fabulosité d'ailleurs revendiquée comme telle par Descartes. Cf. « la fable du monde ».

Poursuivons la lecture :

« Nous ne pouvons abstraire, dans le sens entendu par Locke, c'est-à-dire séparer, que les parties d'un tout représenté qui, sans doute, sont réunies en fait avec d'autres parties, mais qui peuvent aussi exister réellement sans elles. [...] Au point de vue de leur relation d'appartenance, les contenus que l'on se représente chaque fois ensemble (ou qui coexistent dans la conscience) se

divisent en deux classes principales : les contenus indépendants et les contenus dépendants. Il y a des contenus indépendants là où *l'on peut se représenter séparément, selon leur nature*, les éléments d'un complexe de représentations (d'un complexe de contenus) ; il y a des contenus dépendants là où ce n'est pas le cas. » (RL III, § 2, p. 10-11)

Toutes les parties du réel sont réellement, c'est-à-dire simplement de fait, en connexion les unes avec les autres, mais elles peuvent exister séparément, c'est-à-dire dans d'autres connexions. Ce qui veut dire qu'aucune loi ne dit quelle figure prendra exactement le réel. En revanche, les parties intentionnelles sont inséparables, ou plutôt ne sont séparables et dépendantes (ou indépendantes) que d'une façon impossible à former arbitrairement, mais que je suis obligé de reconnaître comme étant *a priori*.

Ce que Husserl dit de « l'inséparabilité des contenus dépendants » (*i. e.* le titre du § 3) appartient au même train de questions que celles du chapitre VI de RL VI où l'être est traité comme forme dans la distinction absolue de la forme et du matériau, et le catégorial comme objet dépendant :

« En considérant *certain*s contenus, nous avons l'évidence que la modification ou la suppression d'un au moins des contenus qui nous sont donnés avec eux (mais non pas inclus en eux) doit les modifier ou les supprimer eux-mêmes. (RL III, § 3, p. 11)

Sont ici définis les contenus dépendants – par exemple la dépendance entre mouvement et corps mû. Ces contenus ne sont pas inclus l'un dans l'autre, mais ils sont nécessairement donnés l'un avec l'autre. En effet, ce n'est pas en développant la signification propre de chacun d'eux que je trouverai l'autre, mais ils sont liés dans leur sens propre, si bien que si je supprime l'un, je modifie ou supprime l'autre. (Le cas du corps et du mouvement est un cas de suppression.)

« En ce qui concerne *d'autres* contenus, cette évidence nous manque ; l'idée que n'importe quelle modification ou suppression de tous les contenus coexistant avec eux les laisserait eux-mêmes intacts, n'implique aucune incompatibilité. » (RL III, § 3, p. 11 suite)

Husserl revient ici aux parties réelles (centaure, homme à deux têtes, etc.), c'est-à-dire aux contenus indépendants décomposables et recomposables n'importe comment, sans qu'il n'y ait jamais de barrières. (Dans le réel, l'imagination est souveraine.)

La distinction est donc claire (mais Husserl ne la tiendra pas toujours) : les contenus dépendants sont des contenus intentionnels, formels ou ontologiques (formels-matériels, bien sûr), et les contenus indépendants sont des contenus réels.

« Des contenus du premier genre ne sont concevables *que comme* parties de tous plus vastes, tandis que les autres apparaissent possibles, même s'il n'existait absolument rien en dehors d'eux ; par conséquent, rien non plus qui s'unît à eux pour former un tout. Sont *représentables séparément*,

au sens que nous venons de préciser, toute chose phénoménale et tout fragment de cette chose. Pouvoir nous représenter “séparément” ou “en elle-même” la tête d’un cheval, cela signifie que nous pouvons la retenir dans notre imagination, pendant que nous laissons se modifier librement et disparaître les autres parties du cheval et tout l’environnement intuitif. » (RL III, § 3, p. 12 suite)

Une seule loi intentionnelle vaut pour les parties d’un tout réel. Elle s’énonce : il faut que ces parties forment un tout réel. Mais elles peuvent former n’importe quel tout réel, dans n’importe quelle disposition des parties. Autrement dit, il n’y a pas de logique du réel. Il n’y a de logique que de la dépendance des types catégoriaux de la réalité.

ANALYSE D’EXEMPLES D’APRÈS STUMPF (§ 4)

Ici commence le long travail de démêlement de la notion d’objet dépendant sur la base d’exemples empruntés à Stumpf. C’est à cette partie du texte que j’ai “substitué” l’analyse de la notion de syncatégorème empruntée à la théorie de la signification. Nous nous contenterons donc la survoler.

« Considérons maintenant des exemples de contenus inséparables. Prenons le cas du rapport entre la *qualité visuelle* et l’*extension*, ou du rapport de l’une et de l’autre avec la *figure* qui les délimite. » (RL III, § 4, p. 12)

Nous sommes ici dans une série de questions qui vont du *Ménon* de Platon à la troisième *Recherche logique* en passant par la critique de Locke par Berkeley et par la *Critique de la Raison pure* de Kant. À quoi il faut ajouter l’*Essai sur la peinture* de Diderot. Parler du rapport entre la qualité visuelle et l’extension, c’est parler de couleur, et non de son, d’odeur ou de toucher. Car le toucher, à la différence de la couleur peut être espacé, mais non étendu : au toucher, je sens le grain d’une étoffe, ce qui suppose un espacement, mais l’étendue comme telle ne fait pas partie du phénomène. C’est-à-dire qu’avec le toucher, j’ai bien affaire à la matérialité, mais celle-ci *n’apparaît pas*. En revanche, la matérialité *apparaît* avec la couleur, et seulement avec elle. Et c’est probablement parce que la couleur est la matière apparaissante comme telle qu’elle joue un rôle central dans tous les moments où la métaphysique joue son sort sur des questions de logique, c’est-à-dire dans tous les textes cruciaux de la tradition de Platon à Wittgenstein inclus.

La couleur accompagne toujours la qualité visuelle et l’extension, et elle accompagne aussi toujours la figure, comme le montre Socrate dans le *Ménon*, et comme le reconnaît implicitement ici Husserl. Il y a donc trois moments dépendants. Mais, il en existe un autre encore : le moment substance, ici omis par Husserl, mais non par le *Ménon* qui définit la figure comme la limite de la surface d’un solide et qui suggère ainsi que la substance est nécessaire pour délimiter une figure dans une extension.

Peut-être Husserl oublie-t-il le moment substance, parce qu'il se méfie du sens métaphysique de la substance. Mais Kant avait désamorcé ce sens dès 1781, en parlant de *substantia phaenomenon*. Il faut donc compléter l'analyse husserlienne et dire : LA CHOSE (OU *SUBSTANTIA PHAENOMENON*) EST CE QUI FAIT FIGURE SOUS TELLE QUALITÉ, DANS TELLE EXTENSION CONFIGURÉE DE TELLE FAÇON.

« D'une certaine manière, il est assurément exact de dire qu'on peut faire varier ces moments *indépendamment* l'un de l'autre. L'extension peut rester la même quand la couleur varie, la couleur rester la même quand l'extension et la figure changent de quelque manière que ce soit. Mais, à bien considérer cette variabilité indépendante, elle ne concerne que les *espèces* de ces moments à l'intérieur de leurs genres. » (*RL III*, § 4, p. 13, suite)

Les choses ne sont pas si simples qu'il le semble. Au départ, Husserl montrait que je peux mettre une tête d'homme sur un corps de cheval, et de façon plus générale, séparer et réunir n'importe quoi dans le réel. Mais il complique maintenant le jeu en introduisant la question de la « variabilité indépendante ». Il explique que je peux faire varier l'extension et conserver un type de figure (trapézoïdal, ovoïde, ou sphérique) ou bien faire varier la figure (substituer une sphère à une patatoïde) et conserver la qualité visuelle et l'extension, etc.

Cela lui permet de montrer que :

(a) aucune extension donnée ne dépendant d'une nuance de couleur donnée, et aucune figure donnée d'une extension ou d'une couleur données, je peux composer de diverses façons, dans leur réalité, les *espèces* des moments dépendants ;

(b) mais je ne le peux qu'« à l'intérieur du *genre* » auquel appartiennent ces espèces. Je ne peux donc pas supprimer la qualité visuelle (la couleur), sans supprimer l'extension, ni l'extension sans supprimer la couleur et la figure, ni la figure sans supprimer la qualité visuelle et l'extension.

Par conséquent, penser logiquement, c'est reconnaître que la dépendance concerne le seul niveau du générique, et cela engage à abjurer le réel à chaque tour de la description pour pouvoir le ressaisir dans sa formalité matérielle – c'est-à-dire déterminer les connexions matérielles qui sont les connexions de la possibilité de l'expérience.

Penser logiquement, c'est aussi reconnaître que ce qui vaut pour les trois moments dépendants que sont la couleur, l'extension et la figure vaut aussi pour le quatrième moment : l'unité de la chose dans sa *selbstgegebenheit* (dans sa donnée soi-même) ; autrement dit, reconnaître que la chose est la chose de laquelle la qualité est la qualité, l'extension, l'extension, et la figure, la figure. Ces quatre moments sont donc *réellement* variables tant qu'on veut, mais ils ne peuvent varier qu'à l'intérieur de leur genre.

Dans les paragraphes interminables que nous parcourons, Husserl a du mal à développer sa propre pensée, parce qu'il en puise le noyau pré-phénoménologique dans le texte de Stumpf.

Or celui-ci est ambigu, car il mêle variabilité indépendante et dépendance générique (fonctionnelle).

Ce qu'il en retient principalement est ceci :

« Stumpf ajoute encore l'explication suivante, qui nous intéresse particulièrement : "Il en résulte donc [c'est-à-dire de la dépendance fonctionnelle, caractérisée plus haut, des moments *qualité* et *étendue*]³ que l'une et l'autre sont *inséparables quant à leur nature*, qu'elles forment d'une certaine manière un *contenu entier* dont elles ne sont que des contenus partiels". » (RL III, § 4, p. 14-15)

La « dépendance fonctionnelle » n'est pas à comprendre comme l'altération d'un moment dépendant lors de la variation des autres, mais comme une fonction au sens où Frege propose de comprendre le concept comme fonction, c'est-à-dire comme pure forme qui de soi appelle un argument ($F(x)$), mais qui de soi est indifférente à la valeur de cet argument. Mais Stumpf cherche une impossible limite entre l'empirique et le logique qui renvoie la dépendance aux variations réelles d'une composante en altérant une autre, tandis que Husserl, lui, purifie les variations empirico-logiques pour en extraire l'idée proprement logique (onto-logique) de dépendance.

Passons directement à la fin de la citation de Stumpf par Husserl :

« En tout cas, elles ne peuvent pas être des contenus indépendants, *elles ne peuvent par leur nature même exister séparément ni indépendamment l'une de l'autre dans la représentation.* » (RL III, § 4, p. 15)

Ce que vise Stumpf en parlant de « nature » ou de « nature même » se dit en husserlien : « essence idéale »⁴, et implique que soient reconnues des « nécessités d'essence ». Mais cette "nature même", Stumpf la tire de considérations sur les limites du domaine empirique, en supposant une variation de l'extension telle que la qualité se perdrait, ou inversement. Il ne s'en sort donc pas, mais vise cependant quelque chose qui intéresse le logicien Husserl (qui parle ici exactement comme Frege) : la relation interne, la nécessité logique, ce qui ne peut pas ne pas être ainsi.

Dans ce que dit Stumpf, il y a quelque chose de trop : « dans la représentation ». En effet, il ne s'agit pas ici de représentations, mais des conditions sous lesquelles nous nous représentons (figurons) le réel – autrement dit des conditions dans lesquelles le réel apparaît. "Se représenter" est ici un *sich vorstellen* qui n'a rien à voir avec l'hypothèse de la représentation, c'est-à-dire avec une nécessité subjective relative à notre structure mentale. Ce dont il s'agit n'est pas d'imaginer des extra-terrestres, des ptérodactyles, des clones, des androïdes, des sur- ou infra-

³ Ici, la précision entre [] est de Husserl même (N.d.É.)

⁴ Ainsi, au § 5, Husserl précisera : « dans la "nature" du contenu lui-même, dans son essence idéale.... », p. 17. (G.G.)

hommes, des martiens, des vénusiennes, qui auraient affaire à la couleur sans l'étendue... Même Dieu le Père ne peut pas avoir affaire à la couleur sans l'étendue.

À dire vrai, la logique est indifférente au réel matériel, physique, humain, angélique, démoniaque, imaginaire ou divin. Elle est une extraordinaire puissance transitive qui passe à travers tout. Elle montre que la constitution selon laquelle l'expérience est possible est ontologique (qu'elle "emporte" l'être). En bref : si couleur, alors étendue, pour tout dieu, diable, et homme possibles. À ce niveau, le possible n'est pas le réellement possible, mais le logiquement nécessaire. En définitive, Spinoza a raison, lui qui ne connaît pas le possible, lui qui affirme que le réel et le nécessaire sont la même chose. « Par réalité et par perfection, j'entends la même chose. », dit l'*Éthique*⁵.

Husserl montre donc, contre Stumpf, que le réel est idéellement structuré par des dépendances nécessaires, et que la logique, parce qu'elle reconnaît ces nécessités, est ontologique. (C'est une onto-logique phénoménologique qui pense l'être comme paraître.)

Pour conclure sur l'homothétie que j'ai évoquée en commençant, je dirai que l'idée du contenu dépendant est première par rapport à l'idée de contenu indépendant, de même que le syncatégorème est premier par rapport au catégorème.

Or le catégorème apprésente un sens plein, alors que le syncatégorème, bien qu'il appartienne à l'univers du sens, n'apprésente rien, si ce n'est une sorte de forme déterminée de complémentarité ; et il appelle des connexions qui ont des formes délimitées *nécessaires*.

LA DÉFINITION OBJECTIVE DU CONCEPT D'INSÉPARABILITÉ (§ 5)

Le § 4 analysait ce qui est inséparable (qualité et étendue) ; le § 5 aborde ce qui est séparable, en revenant sur l'exemple emprunté à la critique de Locke par Berkeley (le contenu « tête de cheval »).

« Séparabilité signifie seulement que nous pouvons maintenir ce contenu identique dans notre représentation, malgré une variation illimitée (arbitraire, qui ne soit interdite par aucune loi fondée dans l'essence du contenu) des contenus liés et, en général, donnés avec lui ; ce qui, à son tour, veut dire que ce contenu resterait inchangé par la suppression de tout ensemble de contenus donnés avec lui. » (RL III, § 5, p. 17)

Un réel a donc besoin, à titre de complément, de n'importe quel autre réel qui lui soit lié, car tout réel est décomposable et recomposable à merci – séparable tant qu'on veut et composable tant qu'on veut.

⁵ Cf. Spinoza, *Éthique*, Deuxième partie, définition VI. (N.d.É.)

Husserl en tire cette conséquence :

« Or cela implique de toute évidence : que l'existence de ce contenu, pour autant qu'il dépend de lui-même d'après son essence n'est nullement conditionnée par l'existence d'autres contenus, que, tel qu'il est, *a priori*, c'est-à-dire précisément d'après son essence, il pourrait exister même s'il n'existait absolument rien en dehors de lui ou si tout se modifiait autour de lui arbitrairement, c'est-à-dire en l'absence de toute loi. » (RL III, § 5, p. 17, suite)

Ce passage est équivoque, car il passe sous silence le fait que, même si je réduis le réel à un ensemble d'éléments réels composés et recomposés n'importe comment, il reste la forme générale de l'espace et du temps, c'est-à-dire la *nécessité* d'une adjonction d'autres contenus réels.

Ce qui est vrai, c'est que les contenus réels peuvent être n'importe lesquels (aucune loi d'essence ne présidant à la séparabilité et inséparabilité), et que tout peut se modifier arbitrairement autour de chacun. Mais il faut qu'il y ait un "autour". Or, ce passage, ne dit rien de tel. On y lit au contraire : « ... *s'il n'existait absolument rien en dehors de lui* ». Il faut objecter à cette hypothèse qu'il existe, par l'espace et le temps, une sorte de dépendance formelle qui s'oppose à ce qu'un élément quelconque soit séparable de tout autre, ou à ce qu'une tête de cheval subsiste après la fin du monde. (« Une tête de cheval après la fin du monde » serait un excellent titre pour un tableau de Dali !) Cela est impossible, c'est quelque chose que nous ne pouvons pas nous représenter.

Il faut donc reconnaître que toute partie du réel compose avec d'autres, non dans l'*omnitudo realitatis* (car le monde n'est pas *omnitudo realitatis*), mais dans l'universalité spatio-temporelle. Cette exigence est précisément celle que met en évidence l'objet transcendantal kantien.

Dans la « nature » du contenu, ou plutôt dans son « essence idéale », n'est donc fondée aucune dépendance à l'égard d'autres contenus *particuliers*. Il en est de même ici que pour *bi* dans *bizarre* qui appelle nécessairement d'autres contenus, mais n'en appelle aucun en particulier. Ce qui atteste qu'il n'y a pas de nature du monde – que le réel comme tel est nécessaire en tant qu'absolument contingent.

Reprenons la lecture.

« ... dans la "nature" du contenu lui-même, dans son essence idéale [Ici, il s'agit du réel séparable, c'est-à-dire des contenus indépendants G.G.], n'est fondée aucune dépendance (*Abhängigkeit*) à l'égard d'autres contenus : *il est dans son essence, par laquelle il est ce qu'il est, indifférent à tous les autres. Il peut se trouver que dans les faits, avec l'existence de ce contenu d'autres contenus nous soient donnés, et selon des règles empiriques* [Mais dans l'idée, il suffit simplement que d'autres contenus nous soient donnés selon n'importe quelles règles empiriques. G.G.]; *mais, dans son*

essence concevable idéalement, ce contenu est indépendant, cette essence n'exige par elle-même, donc a priori, aucune autre essence qui soit entrelacée avec elle. » (RL III, § 5, p. 17-18, suite)

Le réel est donc dans un extraordinaire état d'abandon par rapport à lui-même, il se désintéresse fondamentalement de lui-même, parce qu'il n'y a de liaison que logique. (La logique a raison de dire : en dehors du logique, il n'y a que du contingent.)

« Et il s'ensuit corrélativement que le sens de la *non-indépendance* réside dans l'idée positive de la *dépendance*. Le contenu est, quant à son essence, lié à d'autres contenus, il ne peut pas être si d'autres contenus ne sont pas conjointement avec lui. » (RL III, § 5, p.18, suite)

“Dépendance” traduit *Abhängigkeit*, et “non-indépendance” *Unselbständigkeit* qui est une expression négative signifiant : ce qui n'a pas sa tenue en soi-même, ce qui n'est pas auto-tenant, et ne se dresse pas tout seul.

En apparence, l'idée de non-indépendance, *unselbständig*, est négative. Nous disons que la qualité n'a pas de tenue par elle-même sans l'étendue, que l'extension n'a pas de tenue par elle-même sans la qualité, et qu'aucune des deux n'a de tenue sans la figure. Ce sont là des jeux qui ont l'air de jouer entre négations (entre moments *unselbständig*), mais qui portent en réalité l'idée de positivité et d'affirmativité, et par conséquent le sens même de l'être. La dépendance en tant qu'elle se dit négativement comme n'avoir pas sa tenue en soi-même (comme ne pas pouvoir être appréhendé pour soi) est donc ce qu'il y a de plus affirmatif et de plus positif.

Les contenus ou moments dépendants sont des moments distincts : le moment qualité est distinct du moment extension sans lequel il ne peut pas trouver sa tenue. L'un et l'autre sont distincts du moment configuration, puisque le moment extension se vérifie sous une quantité infinie de figures, puisque les figures peuvent prendre n'importe quelle extension, et puisque tous ces moments peuvent recevoir n'importe quelle nuance de n'importe quelle couleur. On a là affaire à des moments de sens qui se distinguent sans se laisser représenter séparément, c'est-à-dire qui sont affirmés dans une opposition.

Kant a, lui aussi, essayé, en introduisant en philosophie le concept de *grandeurs négatives*, en 1763⁶, de penser l'être comme affirmativité. Et si je m'acharne sur ces passages difficiles des *Recherches logiques*, c'est parce qu'ils mettent en jeu une pensée de l'être qui confirme sa consistance idéale, mais qui résiste à sa production métaphysique comme présentation des formes mêmes de présence (comme être présent de l'étant présent, pour employer le clavier heideggérien). L'enjeu est pour moi de montrer que l'être présent est distinctement pensable, mais inappréhensible, car il n'a pas sa tenue en lui-même.

⁶ Cf. *Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative* analysé par Granel dans « Remarques sur le “nihil privativum” en son sens kantien » in *Écrits logiques et politiques*. Paris, Galilée, 1990, p. 163-181.

S'agissant de couleur, cela veut dire il n'y a pas de concept d'identité de couleur, comme le montre Wittgenstein dans les *Remarques sur les couleurs*; autrement dit que, par couleur, j'entends simplement quelque chose que je ne peux pas apprécier autrement qu'en invoquant de façon muette l'expérience et de façon explicite les dépendances avec ces autres moments catégoriaux que sont l'étendue et la figure.

La "négativité" des moments dépendants est présente dans l'affirmation suivante du *Ménon*⁷ : J'appelle figure ce qui accompagne toujours la couleur. Socrate donne cette définition, puis demande : Es-tu satisfait de ma définition Ménon ? Celui-ci répond : Elle est enfantine, parce que si tu dis cela à quelqu'un qui ne sait pas ce qu'est la couleur, cela ne l'avance à rien. Sur quoi Socrate se met en colère et maintient sa définition. Suit une dispute au terme de laquelle Socrate refusant de répondre, raconte (à la manière de Gorgias) une histoire cosmologique montrant comment les effluves qui sortent des organes des corps, le feu de la vision, etc., se rencontrent dans l'organe de la vision. Pour lui, ce ne sont là que des balivernes réalistico-représentatives, ce n'est qu'une cosmologie fantastique de la naissance de la représentation comme événement réel. Il fait ce récit parce que Ménon a trouvé enfantin son discours ontologique définissant la figure dans le registre des objets dépendants et parce que le vide du « ce qui accompagne toujours » n'a aucun sens aux yeux de Ménon.

Mais peut-on décrire ce mode d'être *a priori* de tout étant paraissant qu'est l'être coloré autrement qu'en disant : c'est un moment (celui de la matérialité, d'une matérialité définie de façon "formale") qui requiert toujours l'extension et la figure ? Peut-on décrire l'extension autrement que comme ce qui requiert la couleur et la figure ? C'est, à vrai dire, impossible ; et il est donc aussi impossible de parler de la *res extensa* – de l'extension comme telle.

Dans le *Ménon*, Socrate donne une définition telle que le concept n'emprunte aucune des déterminations de ce dont il est le concept. Kant procède de même dans sa présentation de la qualité en général (catégories de la qualité) comme réalité, négation et limitation. Pour lui, la qualité est une grandeur intensive qui se définit par l'intensivité, c'est-à-dire par un certain degré entre zéro et une quantité donnée. Ce qui suggère qu'il y a une expérience logique dans la richesse des expériences sensorielles, et que le sensuel comme tel n'est pas de l'ordre de la connaissance au sens propre, mais de l'ordre du savoir logique.

Nous pouvons, je crois, aller plus loin que Kant, et définir *spécifiquement* la forme logique de l'expérience du sensuel. Je veux dire : analyser la qualité non pas simplement comme qualité en général (grandeur intensive), mais spécifiquement comme qualité de couleur. Ce qui permet de reconnaître qu'elle est liée à l'extension et à la figure. Le son, en revanche, n'est pas lié à l'extension, bien qu'il soit lié à l'espacement : on ne peut pas entendre quelque chose sans le situer d'une certaine façon à distance de la source du son. Ce qui montre d'ailleurs que le son

⁷ Cf. Platon, *Ménon*, 75 b sq. (N.d.É.)

(comme tout autre sensible) n'est pas sensible dans le prétendu organe des sens, car en lui, il serait totalement silencieux ou absolument assourdissant.

Nous comprenons ainsi que la perception est *distançante* – que le réel paraît toujours dans une paisible distance, et que c'est toujours déjà en elle que je le perçois. Le lieu du paraître n'a donc rien à voir avec les organes des sens : la vue n'a rien à voir avec le visuel ni l'entendre avec l'ouïe. (Il n'y a pas, dans l'absolu, de réactions pavloviennes à des stimuli.) Ce qui veut dire qu'il n'y a pas de rapport d'agression entre le réel et sa perception, pas de différence entre lui et son paraître. Le paraître est le lieu, et rien n'aura eu lieu que le lieu. (cf. Mallarmé).

Les dauphins possèdent une espèce de sonar leur permettant d'émettre des sons qui leur reviennent dans l'oreille et de se diriger. Mais un tel "sonar" n'est pas du tout un mode de perception, car l'ouïe est absente de l'entendre comme la rétine et les connexions du sens de la vue sont absentes du "je vois". Certes, il est vrai que je ne verrais plus rien si l'on me sectionnait le nerf optique. La perception possède bien un support mondain. Mais ce n'est pas le sentir qui est dans les sens, c'est à l'inverse les sens qui sont paisiblement ouverts dans le sentir. Ce n'est donc pas une opération d'instruments palpeurs qui rend le réel discernable, mais sa structure critique (*krinein*, discerner). Et celle-ci montre qu'il n'y a aucune promiscuité avec le sensible, autrement dire que le sensible est à la fois proche et lointain, divin et sacré.

Somme toute, l'*Unselbständigkeit* (le "ne pas avoir sa tenue en soi-même") est le véritable sens de l'être qui montre que l'être est inapprésentable, mais qui assure aussi son discernement, puisque les moments dépendants sont des moments de sens distincts ne pouvant être confondus les uns avec les autres.

Selon les figures des expériences analysées, le type de dépendance est différent :

– Seule la couleur s'étend, et, du même coup, elle étend l'étendue. "Couleur" veut d'abord dire qu'il n'y a pas d'étendue sans couleur.

– Le son est lié à l'espacement (à l'être proche / lointain), mais pas à l'étendue. Il n'y a pas d'étendue sonore, ni par conséquent de figuration sonore, si ce n'est comme rapport purement formel et mathématique des sons entre eux, ainsi que le soutenait le Pythagorisme. Il y a donc du plus haut, du plus bas, etc., dans un déploiement temporel, dans une rythmique. Mais du fait qu'il n'y a pas d'étendue, il n'y a pas configuration.

La musique ne peint donc pas le réel, car, pour le peindre, il faut le moment de l'étendue et celui de la configuration. Si un musicien joue simplement sur les renvois des stéréotypes de sons à des événements mondains bien connus, il fait une pirouette de virtuosité, mais pas une œuvre d'art. Cela veut dire qu'il n'existe pas de musique pittoresque et que, toute musique qui se veut telle (les mauvais moments de Berlioz ou le bourdon de Rimski-Korsakov), est fondamentalement fautive. En revanche, il existe une peinture pittoresque comme degré inférieur de la

peinture, qu'il faut distinguer du "haut" pictural qui ne nous raconte pas d'autres aventures que celles des objets catégoriaux entre eux⁸.

RÉPONSE À UNE QUESTION INAUDIBLE D'UN ÉTUDIANT

Jusqu'à ce que l'art contemporain (en musique aussi bien qu'en peinture) se saisisse de sa pure formalité, l'art, peut-être même le plus grand, était au service d'autre chose. (Cf. l'idée de Malraux qui, dans le genre grandes idées générales, tombe juste, selon laquelle il n'y a jamais eu d'art plus grand que celui des époques qui ignoraient le concept d'art, et qui vénéraient la Vierge Marie ou le Bouddha.) Le jeu catégorial peut en effet s'investir au profit de n'importe quelle espèce de contenu transcendant. Mais c'est une erreur de croire que les fameux quatuors impairs de Beethoven ou la musique de chambre la plus intérieure de Schubert tiennent leur grandeur d'une thématique qui leur est extérieure, celle de la religiosité, de la moralité, ou de la descriptivité du tragique de la vie humaine. La grandeur de ces musiques n'est pas dans ces thématiques culturelles transcendantes, mais dans le jeu logique qui leur est immanent et dans lequel le *Dasein* se trouve à son plus haut.

Pour reprendre mon fil, je dirais que je soupçonne certaines compositions du sensuel, notamment dans l'art, de faire quasiment apparaître la trame qui dispose *a priori* tout contenu sensuel et qui est la figure de dépendance de ces moments dépendants non-sensuels.

Il ne faut pas en effet se méprendre sur le sensuel, il faut reconnaître que l'homme seul est sensuel, parce que le sensuel est logique. Cela veut dire que, d'une certaine façon, il y a, dans l'entendre ou le voir, la possibilité de caresser, si je peux dire, la disposition apriorique, c'est-à-dire la disposition ontologique et formelle selon laquelle le sensuel est sensible. Il y a donc la possibilité de le pratiquer par origine, tel qu'il est – par exemple de voir en toute couleur ce qui désespère tout coloriste et qui n'est dans aucune, mais dans quoi (ou selon quoi) toute couleur est : l'être coloré dont brille, parfois, telle couleur, et qui les dispose toutes, même lorsqu'il n'y brille pas.

À ce niveau, il faut donc être platonicien et développer la « splendeur » du vrai, car le vrai, bien qu'il soit volontiers cryptique, est quelque fois splendide. Quand il passe entre les collines ou entre les colzas et les nouveaux labours, il ne se cache pas. Alors se produit je ne sais trop quel miracle formel, comme si l'être couleur était un cri qui s'éteignait dans toute couleur, et dont celles-ci étaient produites. Et alors l'œil jouit, d'une jouissance qui est logique, et qui n'est accessible qu'à l'œil humain.

⁸ La distinction que je fais ici entre degré inférieur et supérieur n'a rien à voir avec la classification traditionnelle des genres de peinture : peinture historique, peinture religieuse, etc. (G.G.)

Tout cela pour dire que, ce qui me frappe dans les moments dépendants chez Husserl, c'est que ce sont des moments qu'on appelle à tort abstraits. En réalité, ils ne sont pas du tout abstraits, ils montrent que le réel grandit par l'être couleur dans toute couleur, que l'être couleur accompagne toujours l'être étendue, etc. Et, dans ces rapports logiques qui se distinguent et s'appellent les uns les autres, il y a comme une émotion possible qui est formellement déterminée et parfaitement calme. Cette émotion n'a rien de mystique au sens psychologique. Elle est plutôt à rapprocher de l'élégance mathématique. Elle montre l'ampleur des questions logiques et nous invite à penser ce qui unit la caresse à l'élégance mathématique.

Caresser n'est pas palper (« Enlève tes pattes, bon Dieu, tu ne sais pas faire ! »). On ne caresse que pour ne pas y toucher, mais on ne caresse pas comme qui n'y touche pas, au sens simplement réel. La caresse caresse l'intouchable du toucher. Elle est la poésie du toucher.

Pour conclure sur la peinture, je dirais que ce que voit l'œil qui jouit dans la couleur, c'est le sans-couleur, l'être coloré – c'est-à-dire ce que les Grecs appelaient *harmonia* : l'ajointement de la couleur, de l'étendue, de la chose. On appelle cela le paysage... le paysage logique que cherche le grand peintre et que le paysagiste rate. Le paysage n'est pas en effet du tout le charmant bord de rivière, mais l'extraordinaire ajointement de la figure, de l'étendue et de la couleur, à travers cette couleur, cette étendue et cette figure. Littéralement à *travers*. Le pinceau peint la dépendance des objets dépendants, comme la caresse caresse l'intouchable du toucher.

Un grand peintre ne peint jamais un paysage, mais tout paysage – l'absent de tout paysage, y compris celui qu'il est en train de peindre. C'est pourquoi son motif (ou plutôt le réel de son motif) le désespère parfois. C'est aussi pourquoi ce avec quoi il se débat n'est pas le coloris (dont il est délivré), mais l'être coloré. Son problème est celui des jointures (figure, lointain / proche, etc.). Et ce qu'il montre est le monde resplendissant dans l'ajointement de ses modes d'être, c'est-à-dire dans les moments harmoniques au sens grec d'*harmonia*.

(Rédacteurs : *Philippe CADO & Élisabeth RIGAL*)